

Eric FIAT : *Grandeurs et misères des hommes. Petit traité de dignité*. Ed. Larousse, Paris, 2010

Le concept de dignité est un concept central de la réflexion éthique. Lorsqu'il s'agit par exemple, en éthique clinique, de s'interroger sur les choix à faire, les décisions à prendre, notamment au tout début de la vie comme à la fin de la vie, il est fait souvent référence à la dignité de la personne. Cette vie commençante ou cette vie finissante est-elle encore digne, se demande-t-on parfois, laissant supposer par là que la dignité de la personne serait fonction des conditions dans lesquelles cette vie va se développer ou se poursuivre? Cela voudrait-il dire qu'une vie pourrait être plus ou moins digne? Y aurait-il des vies plus dignes que d'autres? On ne peut répondre à ces questions sans avoir examiné et précisé le sens que nous donnons au mot « dignité ».

Or, ce mot de dignité, qui occupe une place centrale dans la réflexion éthique n'est bien souvent aujourd'hui qu'une notion vague, indéterminée, dont on se sert parfois, tant pour défendre un point de vue que pour défendre le point de vue opposé. Ainsi c'est à la dignité que se réfèrent aussi bien les défenseurs que les opposants à l'euthanasie, au port du voile... Comme si chacun pouvait y trouver de quoi fonder ses convictions et justifier ses jugements. C'est pourquoi un travail de clarification s'impose ici.

La dignité est-elle intrinsèque à la personne? Peut-elle être acquise? Peut-elle se perdre sous l'effet des conduites, des situations? Le criminel le plus barbare serait-il encore porteur de cette dignité? La personne très handicapée, malade, démente, aurait-elle perdu son « autonomie » et, comme par voie de conséquence, sa dignité?

Voilà bien des interrogations qui méritent sans nul doute toute notre attention et qui appellent de notre part vigilance et réflexion critique. Reconnaître dans la « dignité de la personne » une valeur essentielle ne veut pas dire, en effet, que nous sachions précisément de quoi il est question et peut être encore moins quel peut être le fondement de ce que nous dénommons « la dignité de la personne ».

C'est précisément le grand intérêt du travail d'analyse réalisé par le philosophe Eric Fiat, dans son dernier livre, que de clarifier le sens de cette notion de « dignité » et de nous permettre de passer de la relativité de la notion à la définition précise du concept.

Dans le « préambule » E.Fiat, après avoir explicité le sens « pratique » de la réflexion philosophique, en tant que réflexion critique (« La philosophie ne mériterait pas une heure de peine, si elle n'aidait pas à mieux vivre »), nous

invite à examiner les ambiguïtés du concept de dignité « un concept à la mode...instrumentalisé pour justifier tout et son contraire » (p.9). Trois problèmes se posent notamment :

« Un premier problème est la coutumière difficulté des champions de la dignité à produire le fondement sur lequel l'appuyer. Un deuxième vient de ce que, tout en posant que la dignité est intrinsèque à l'humanité comme telle, nombre de nos contemporains jugent que certaines situations font perdre à l'homme sa dignité ce qui est pourtant contradictoire ! Un troisième est la difficulté qu'ils éprouvent à maintenir ensemble l'idée d'une dignité inaliénable de l'homme et la stigmatisation de certaines conduites comme radicalement indignes. Comment concilier le sens ontologique (la dignité comme valeur) et le sens postural (la dignité comme maintien, comme tenue) du mot « dignité » ? » (p.11)

Pour nous permettre de mieux appréhender ces problèmes, et ancrer sa réflexion philosophique au plus près de la réalité « concrète », E.Fiat a la bonne idée de nous peindre, avec beaucoup de finesse, sept « dignes portraits » et sept « portraits d'indignes » ; après quoi il nous interpelle :

« Quel est donc le plus digne ? ...

On ne niera certes pas la grandeur des sept premières personnes que nous venons de peindre, ni la misère des sept derniers. Mais la grandeur des premiers ne cache aucune misère plus ou moins secrète ? Et la misère des derniers aucune grandeur ? Qui fut le plus digne ? On dira que les premiers ont gardé leur dignité ; les seconds l'auraient-ils perdue ? Certes les premiers se sont d'abord tenus quand les seconds se sont laissés aller... Mais comment ne pas voir, sous cette tenue, le risque d'une froideur, sous ce maintien, l'aube d'une dureté, sous une certaine dignité, le commencement de la fierté, et la volonté de dissimuler une fragilité qui nous paraît pourtant faire partie de l'être même de l'homme ? Et qui eut la mort la plus digne ? Francesca, Chantal ou Anna ? » (p.68) Face à ces interrogations nous voici « perplexes » comme l'étaient les interlocuteurs de Socrate ; en d'autres termes nous voici prêts à nous engager dans la recherche de ce que nous appelions (avec évidence !) « la dignité ».

Suivent cinq chapitres consacrés à l'examen de cinq conceptions différentes de la dignité : La conception « bourgeoise », la conception « chrétienne », la conception « kantienne », la conception « relationnelle » et enfin la conception « moderne ».

La Conception « bourgeoise »

La dignité est une valeur qui apparaît avec la bourgeoisie pour remplacer la valeur de l'honneur propre à la noblesse.

La dignité bourgeoise est caractérisée par la conduite, une manière de bien se tenir et surtout de retenir, de se retenir : on ne montre pas ses sentiments, ses émotions, on cache sa misère...; on le fait plus ou moins et chacun plus ou moins bien ; ainsi se montre t-on alors plus ou moins digne. Cette dignité « bourgeoise » est de ce fait discriminante et hiérarchisante.

La conception chrétienne

Cette conception chrétienne est caractérisée par l'idée d'une égalité de tous les hommes en tant qu'hommes.

Aux «yeux de Dieu », si l'on peut dire, tous les hommes sont égaux en dignité, car « créés à l'image de Dieu ». Tous les hommes sont donc également dignes **quelles que soient leurs conditions de vie, quelles que soient leurs conduites, quel que soit leur état.**

Mais que penser de cette conception de la dignité si on ne croit pas en Dieu et si on ne croit pas que l'homme a été créé à l'image de Dieu ? Fonder une conception de la dignité sur la croyance n'est-ce pas la rendre fragile ?

La conception Kantienne *:

Le philosophe Kant en opérant une « laïcisation » (même si Dieu n'existe pas) et une « démocratisation » (égalité de tous les hommes) de la dignité chrétienne, va en même temps permettre d'en établir le fondement universel. Selon Kant, tous les hommes, **en tant qu'hommes, du seul fait qu'ils sont des hommes**, sont égaux et également dignes. Ce qui distingue l'homme des choses c'est que « les choses ont un prix, dira Kant, alors que l'homme a de la valeur » (il est « hors du prix », précise E.Fiat). Le fondement de la dignité kantienne se trouve donc dans le fait que tout homme est porteur de la même humanité et avec elle de la loi morale (dont le principe de non contradiction, caractère fondamental de la raison)¹. Ceci signifie aussi que ce n'est pas dans la conscience et dans le sujet

¹ La loi morale est « inscrite » en tout homme quel qu'il soit. Elle « parle » au criminel aussi bien qu'à tout autre. Elle se manifeste dans cet « inconfort moral » (une sorte de désaccord entre soi et soi) et souvent le remords que le criminel éprouve quand il prend conscience de l'acte accompli. « Tu vaudrais mieux que tes actes » pourrait être cette « voix intérieure ». « Aucun homme, dit E.Fiat, ne peut-être réduit à l'un d ses actes, tout monstrueux qu'il soit, ni même à la somme de ses actes : juger un acte est humain, juger un homme est divin. L'essentialisation est une faute qui consiste toujours à porter un

que se fonde la dignité. Chez ceux dont le corps paraît comme « déshabité » (J.F.Malherbe), chez les déments... la dignité subsiste encore.

De l'éminente dignité de la personne humaine il résulte alors le devoir de respect à l'égard de tout homme :

« Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen » (Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*).

Ce qui interdit du point de vue moral toute instrumentalisation, mais aussi tout homicide, tout mensonge.

Mais, pour autant tout homme n'est pas toujours, ni également digne de sa dignité et, par sa conduite, un homme peut se montrer plus ou moins digne qu'un autre de sa dignité.

Ainsi les conduites comme les conditions de vie peuvent ne pas être dignes de la dignité humaine.

Cependant il ne suffit pas de se savoir digne pour en avoir le sentiment personnel et en être assuré.

La conception relationnelle :

Pour être certain de notre dignité il nous faut être confirmé dans notre propre sentiment de dignité. Les jugements des autres, leurs manières d'être, de se comporter à notre égard, peuvent aussi bien nous confirmer que nous infirmer dans le sentiment que nous avons de notre propre dignité.

Cela est particulièrement important dans la relation de soin, car le malade, la personne âgée ou (et) handicapée peut éprouver à l'égard d'elle-même, un sentiment d'indignité....

Cet écart entre la dignité « ontologique » que l'on porte en soi, dont on a une certaine conscience et sa non reconnaissance par autrui ouvre la voie à l'incertitude et au doute ; il inscrit le tragique au cœur de l'existence humaine. Pour compter pour soi chacun a en effet besoin de compter pour quelqu'un d'autre qui compte pour soi. Ainsi la reconnaissance mutuelle est une condition essentielle de ce sentiment de dignité.

Cette conception ontologique et relationnelle de la dignité fait cependant

jugement définitif sur un homme, dans l'oubli de ce que tout homme a de mystérieux, d'ondoyant, de divers... » (p.154)

problème aujourd'hui car elle entre en conflit avec une conception que Eric Fiat appelle « moderne », parce qu'elle semble caractéristique de notre temps.

La dignité moderne

Cette conception moderne de la dignité a en commun avec la conception bourgeoise d'être une conception hiérarchisante et discriminante. On peut être plus digne qu'un autre et soi-même selon les situations et les conduites nous pouvons nous montrer plus ou moins digne.

La conception moderne de la dignité prend racine dans ce que E.Fiat appelle « la passion démocratique » d'une part et la passion technique d'autre part. Avec la première se sont imposées les idées d'égalité, de liberté (on pense bien entendu à Tocqueville) au nom desquelles chacun peut prétendre au droit de faire ce qui lui plaît. Cette liberté est celle qui caractérise pour les modernes l'autonomie. Qui perd son autonomie (au sens de cette conception de l'autonomie, laquelle est en total désaccord avec la conception kantienne), perd sa dignité

Quant à « la passion technique », elle est dans la maîtrise. L'homme attend de la technique qu'elle lui permette une maîtrise de la nature mais aussi de son propre corps. Il attend aussi de la technique qu'elle lui permette d'étendre sans cesse sa liberté (de satisfaire ses désirs). Il ne comprend pas bien pourquoi ce que la science permet de faire, ne pourrait pas être autorisé par la loi. Il voit dans les interdits et les devoirs une limitation de ses pouvoirs et une atteinte à sa dignité.

Cette notion de dignité, aujourd'hui associée aux idées d'autonomie, d'indépendance, et de maîtrise est donc redevenue relative, discriminante et hiérarchisante. D'où ce sentiment de perdre sa dignité quand on perd la maîtrise de ses capacités ...et la revendication de certains : « *mourir dans la dignité* », justifiant par là le droit à l'euthanasie.

Au terme de son analyse, faisant le bilan de sa réflexion E.Fiat nous livre sa conception de la dignité :

« Oui notre conception de la dignité est « kanto-relationnelle »... Tous les hommes sont dignes et le sont également ».

Cette dignité implique le devoir de respect. Ce respect consiste dans cette « juste distance » à l'autre qui fait de chacun le proche de l'autre sans pour autant effacer son altérité. En ce sens le respect est comme le dit Kant « le seul sentiment moral » car le respect n'est ni l'admiration, ni la crainte, ni

l'inclination, ni l'amour « *car respecter la dignité, d'un homme, c'est éprouver pour lui un sentiment dont les couleurs ne se trouvent pas dans la palette habituelle des sentiments ordinaires* » (p.222). Le respect est-il suffisant ?

Certes il est nécessaire mais risque cependant de donner lieu à une attitude plutôt « froide », « distante ». Or il est des situations que les soignants connaissent bien, notamment les situations de fin de la vie, où l'autre attend de ceux qui se trouvent à ses côtés autre chose que du simple respect. La sollicitude, le souci de l'autre, l'amour du prochain, autant d'expressions pour dire l'importance que peut avoir cette proximité et cette présence « sensible » à l'autre qui permet à des humanités souffrantes de cheminer « main dans la main ».

Cette présentation, somme toute sommaire, du livre de Eric Fiat, ne peut témoigner du plaisir de la lecture d'un ouvrage où la profondeur de la pensée, la clarté de l'expression, sont toujours associées à l'élégance du style. La lecture de ce livre est réellement un moment de bonheur partagé, ce dont nous nous devons de remercier l'auteur.

Jean-Charles Sacchi



**Espace de Réflexion Ethique de
Saint Briec**

<http://www.ere-armor.org/>